

## François-René DE CHATEAUBRIAND, *René*, 1802.

En arrivant chez les Natchez<sup>1</sup>, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens, mais il ne vivait point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînait au fond des bois ; il y passait seul des journées entières, et semblait sauvage parmi les sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël<sup>2</sup>, missionnaire au fort Rosalie<sup>3</sup>, il avait renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avaient pris beaucoup d'empire sur son cœur : le premier, par une indulgence aimable ; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor<sup>4</sup>, où le Sachem<sup>5</sup> aveugle raconta ses aventures à René, celui-ci n'avait jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire désiraient vivement connaître par quel malheur un Européen bien né<sup>6</sup> avait été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts<sup>7</sup> de la Louisiane. René avait toujours donné pour motif de ses refus le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornait, disait-il, à celles de ses pensées et de ses sentiments. « Quant à l'évènement qui m'a déterminé à passer en Amérique, ajoutait-il, je le dois ensevelir dans un éternel oubli. »

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards lui pussent arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des Missions étrangères<sup>8</sup>, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyait jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardents à le presser de leur ouvrir son cœur ; ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour<sup>9</sup> avec eux pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avait point éprouvées, mais les sentiments secrets de son âme.

Le 21 de ce mois que les sauvages appellent la lune des fleurs<sup>10</sup>, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au Sachem, et le conduisit sous un sassafras<sup>11</sup>, au bord du Meschacebé<sup>12</sup>. Le père Souël ne tarda pas à arriver au rendez-vous. L'aurore se levait : à quelque distance dans la plaine, on apercevait le village des Natchez, avec son bocage<sup>13</sup> de muriers et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montraient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichements couverts de Nègres<sup>14</sup>, des groupes de blancs et d'Indiens, présentaient, dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'orient, au fond de la perspective, le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Appalaches<sup>15</sup>, qui se dessinaient comme des caractères d'azur dans les hauteurs dorées du ciel ; à l'occident, le Meschacebé roulait ses ondes dans un silence magnifique et formait la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

---

<sup>1</sup> Tribu Indienne de la Louisiane

<sup>2</sup> Missionnaire jésuite ayant vraiment existé, massacré en 1729

<sup>3</sup> Colonie française aux Natchez

<sup>4</sup> Épisode d'Atala où Chactas narre à René son amour tragique pour le personnage éponyme

<sup>5</sup> Vieillard, sage

<sup>6</sup> Noble

<sup>7</sup> Vastes étendues peu peuplées

<sup>8</sup> Société fondée en 1651 dont le but est de convertir au christianisme les peuples non chrétiens

<sup>9</sup> Rendez-vous

<sup>10</sup> Mois de mai

<sup>11</sup> Arbre proche du laurier

<sup>12</sup> Nom utilisé par certaines tribus indiennes pour désigner le fleuve Mississippi

<sup>13</sup> Groupe

<sup>14</sup> Esclaves noirs

<sup>15</sup> Chaîne de montagne

Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant le Sachem, qui ne pouvait plus en jouir ; ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre ; René prit sa place au milieu  
40 d'eux, et, après, un moment de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis :

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme.

« Combien vous aurez pitié de moi ! que mes éternelles inquiétudes vous paraissent misérables ! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu<sup>16</sup>, qui trouve en lui-même son tourment et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même ? Hélas ! ne le condamnez pas : il a été trop puni !

« J'ai couté la vie à ma mère en venant au monde ; j'ai été tiré de son sein avec le  
50 fer<sup>17</sup>. J'avais un frère, que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

« Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons, puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue  
55 fugitive<sup>18</sup> ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

« Chaque automne je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

« Timide et contrain<sup>19</sup> devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts  
60 m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. Ô illusion de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

« Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de  
65 l'automne ou au bruit des feuilles séchées que nous trainions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les Muses<sup>20</sup> ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize  
70 années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

---

<sup>16</sup> Force d'âme

<sup>17</sup> Forceps

<sup>18</sup> Groupe de nuages poussés par le vent

<sup>19</sup> Embarrassé

<sup>20</sup> J'écrivais de la poésie